



HAL
open science

Révolution et écrits d'alpinistes britanniques (1858-1900)

Samia Ounoughi

► **To cite this version:**

Samia Ounoughi. Révolution et écrits d'alpinistes britanniques (1858-1900). 58ème CONGRES SAES 2018 "REVOLUTION", Jun 2018, PARIS-NANTERRE, France. hal-01912503

HAL Id: hal-01912503

<https://hal.science/hal-01912503>

Submitted on 5 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Révolution et écrits d'alpinistes britanniques (1858-1900)

Ounoughi Samia UGA LIDILEM

INTRODUCTION

Dans cette communication, je souhaite présenter une lecture du concept de révolution à travers l'analyse de récits d'alpinistes britanniques dans les Alpes françaises, suisses et italiennes de 1858 à 1900. Le corpus de textes sous étude se compose principalement de récits d'ascension tirés de *Peaks Passes and Glaciers* et de *The Alpine Journal*. La révolution dans le cadre du voyage correspond au schéma qui décrit ce voyage, qui envisage le périple autant que le retour (Viviès, 2016). La révolution sera ici appréhendée à la fois comme un circuit, un voyage accompli et réussi, mais aussi comme un bouleversement, un changement, à tout le moins. Le changement est à observer à plusieurs niveaux. Sur le plan individuel, la révolution est l'accomplissement d'un cycle de séparation, de liminalité et d'agrégation, comme le montre Van Guennep en anthropologie (1909), concept qui depuis a été repris dans le cadre interdisciplinaire (histoire, géographie, analyse du discours), dont celui du LABEX ITEM (IDEX UGA). Si le voyage transforme le voyageur, il transforme aussi la terre. C'est ce changement dont je propose d'analyser des paramètres et des manifestations dans le discours. En effet, le discours sur le voyage est celui du retour, celui qui s'énonce ou au moins qui s'ordonne lorsque le cycle est accompli. Il vient alors mettre en mots un nouveau savoir géographique à l'appui d'une poétique créative pour dire, non pas ce qui n'a jamais été vu des Alpes, les historiens ont démontré le contraire (Bourdon, 2011), mais qui n'a jamais été mis à l'encre. Contrairement à l'une des acceptions de la révolution c'est-à-dire « un changement brusque et profond » (CNRTL), je souhaite montrer que si les membres de l'Alpine Club ont effectivement contribué à une révolution en profondeur de la géographie alpine grâce à leurs exploits et même grâce à leurs échecs, il n'est pas de révolution brusque, soudaine dans la connaissance de la montagne. C'est plutôt « un changement [brusque, ou] profond quoique lent, qui marque une rupture, et surtout pas une boucle de retour » (Brunet, Ferras, Théry, *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Paris, Reclus 1993, 436).

A l'appui des outils de la pragmatique (narratologie, linguistique de l'énonciation, sémantique), je propose de parcourir cette révolution lente, à tâtons, de la géographie alpine et de la pratique de l'alpinisme à travers deux aspects saillant du discours des

alpinistes-écrivains le métatexte et la toponymation. Je commencerai d'abord par présenter mon corpus et situer cette communication dans l'ensemble de ma recherche.

PRESENTATION DU CORPUS

J'explore le concept de révolution dans un corpus qui se compose des récits d'excursions et d'exploration de montagne publiés dans *Peaks Passes and Glaciers* et dans l'*Alpine Journal*. Ces deux titres correspondent à une même revue, celle du l'Alpine Club, le premier club alpin au monde, qui a été fondé à Londres, en 1857, une extranéité du regard sur les Alpes qui est en soi une révolution. La particularité du club est d'avoir posé l'écriture du récit de voyage en montagne comme une condition sine qua none à l'adhésion au Club, alliant ainsi fondamentalement le pied et la plume : « The objects of the Alpine Club are to promote mountain climbing and exploration in good style throughout the world, to develop a better knowledge of the mountains through literature, science and art and through its meetings and publications, to encourage protection of the mountain environment and to conserve the Club's heritage. (Alpine Club Rules <http://www.alpine-club.org.uk/ac2/about-the-ac/mission-2>). Ce sont des récits d'expéditions qui ont eu lieu principalement en haute montagne, donc au-delà de 3000m d'altitude, une zone périlleuse et encore peu explorée. Partir en haute montagne, trouver une voie d'accès, parvenir à traverser un col ou atteindre un sommet est en soi un exploit, une double révolution. Une révolution au sens astronomique du terme, soit le retour au point de départ alors que l'entreprise est très périlleuse. Les travaux de Jean Viviès sur la question de l'écriture comme l'acte langagier du retour sont très éclairants à ce sujet **développer** (VIVIES Jean (2016), *Revenir/devenir. Gulliver ou l'autre voyage*, Paris : Éditions de la rue d'Ulm). C'est également une révolution parce que c'est un exploit par lequel les limites des capacités humaines à parcourir l'espace montagneux sont repoussées et grâce auquel sont produits des savoirs géographiques, pour ce qui nous concerne, mais également des savoirs dans des diverses disciplines de la vie et de la terre comme la géologie, la glaciologie, la climatologie, etc.

L'exploration de ce corpus se fonde sur une double méthode. J'emploie d'abord la méthode de micro-lecture à l'appui des outils de la pragmatique pour relever et analyser les modalités mises au service de la création discursive pour dire la révolution, le retour, les transformations structurelles. Par ailleurs, je confronte ces

résultats à l'analyse de corpus en cherchant les occurrences lexicales ou les routines discursives dans la totalité des numéros de *Peaks Passes and Glacier* et de l'*Alpine Journal* depuis la fondation de la revue jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Pour ce dernier projet qui est en cours, je bénéficie du soutien financier et d'ingénierie de DEMARRE SHS, un axe de l'IDEX de l'Université Grenoble Alpes. Je remercie au passage l'équipe qui m'entoure pour son aide précieuse. (Diapo avec le logo DEMARRE SHS et remerciements à Thomas Lebarbé et Anita, Isabelle Rousset)

CONTEXTE DE RECHERCHE

Ce travail s'inscrit dans l'un des axes de recherche du LABEX pluridisciplinaire ITEM (Innovation et Territoires de Montagne) qui explore notamment les notions de frontière et de limite dans son projet TeLiMÉP : Territorialité, Liminalité et Métropolisation Périphériques. Dans ce groupe, « [l]es transformations de la montagne seront analysées à travers les dynamiques collectives des territoires, en lien avec les problématiques liées aux frontières et aux limites de tous ordres, aboutissant à une meilleure connaissance des territorialités en jeu et des reterritorialisations progressives². » Aux côtés d'historiens et de géographes, ma recherche consiste à analyser, par les outils de la pragmatique, le discours des voyageurs britanniques dans les Alpes au XIX^e siècle. J'envisage ici le concept d'innovation comme un tremplin vers la révolution, le but étant de montrer comment les britanniques, inventeurs du concept d'alpinisme et de cette pratique sportive, ludique, scientifique et d'élévation sociale (Bourdieu) ont révolutionné l'image que l'on projette de la montagne et la manière dont elle a transformé la géographie alpine. A force d'explorations et d'inventions, ils ont en effet révolutionné la montagne. Sous leurs pieds et ensuite sous leur plume, ils ont transformé des impasses en voies de passage et ouvert l'accès aux sommets de l'Europe puis à d'autres sommets à travers le monde. Dès la création de l'Alpine Club en 1857, les membres fondateurs ont ouvert leurs horizons à l'échelle mondiale si bien que les Alpes représentent un point de départ mais que l'exploration de l'objet montagne devait s'élargir aux massifs du monde entier :

It will be observed that a few of the contributions do not strictly relate to the chain of the Alps. It was not intended by the founders of the Alpine Club to limit the scope of their association by any geographical boundary, neither do those of the members who have taken a part in the preparation of this volume wish to adopt

any such restriction; and if they should hereafter renew the present experiment upon the public favour, they hope to extend, still farther than they have now been able to do, the range of their inroads upon the higher regions of great mountains, wherever on the earth they may be placed. (Ball, J. *PPG*, 1858, Preface to the First Edition, pp. XIII-XIV)

C'est ainsi que dès 1^{er} le numéro de l'*Alpine Journal* en 1864, on voit apparaître des récits d'excursions en Islande ou en Amérique centrale¹. La révolution de 1968 a commencé à Nanterre mais ne s'y est pas limitée. Les Alpes ont joué ce même rôle dans la révolution de la géographie des montagnes. Il est important de noter que la montagne est le repère géographique le plus stable de la planète et que l'étude de sa géographie et des formes de représentations qui lui donnent corps a un enjeu majeur dans la réflexion sur le rapport de l'homme avec l'espace (Debarbieux, Borgès, Baudrillard). Celui qui dépasse les limites, qui flirte avec les sommets.

Partie I : une nouvelle image des Alpes

La première forme de révolution qui émerge de la revue de l'Alpine Club concerne la vision anti-touriste de ses membres ([ref biblio sur l'anti-tourisme cf article Butler](#)). Ainsi, dans l'introduction du premier numéro de *Peaks, Passes and Glaciers* John Ball porte la voix des membres fondateurs pour marquer une rupture avec les autres formes de tourisme dans les Alpes. "for a long time the crowds of tourists who annually visited the Alps were content to follow in certain beaten tracks, each one copying with almost servile fidelity the route followed by his predecessor." (Ball, J. *PPG*, Preface to the IVth edition, p. V). Les membres du club comptent bien prendre les chemins de traverse, aller plus haut et passer de la randonnée à l'alpinisme. Par amour de l'aventure et par intérêts scientifiques, Ils expriment le désir d'explorer les zones méconnues ou peu fréquentées des Alpes. Leur volonté est également d'ouvrir des voies eux-mêmes (Ball, J. *PPG*, Preface to the IVth edition, p. VI) et de contrecarrer le discours qui tient la haute montagne pour une zone inaccessible à l'homme car bien trop périlleuse. Certes, ils ne manquent pas de rappeler les dangers réels dans un milieu à la géomorphologie (physique) hostile et un climat extrême. L'une des raisons d'être de

¹ *Evan, T.W.*, "Excursion to Cape Reykjanes" pour l'Islande et *Eden, C.* "Ascent of El Viejo, in Central America" pour l'Amérique Centrale (*The Alpine Journal* Vol 1, 1864).

la revue est d'ailleurs de prévenir des dangers et de permettre à de futures alpinistes de les éviter. En revanche, ce qui est révolutionnaire, c'est que les membres du club réfutent l'idée que ces dangers sont innévitables. Pour eux une double préparation par l'entraînement physique et des heures de lectures de récits de voyage changent la donne et ouvrent la voie. (citation)

La montagne change d'heure en heure. Elle est en perpétuelle révolution ce qui fait que chaque expérience d'alpinisme est unique, y compris pour un même alpiniste. Le vainqueur sommital d'un jour peut tout à fait avoir à battre en retraite en d'autres occasions.

Partie II. Le métatexte

Partie III

1. Le discours sur les cartes : une métaréflexion sur la géographie

Parmi tous les aspects de la réflexion sur la pensée en géographie alpine dans la revue du Club (métadiscours narratif, périphrase éditorial ou auctorial, discours sur la primauté de l'exploit...), le discours sur l'élaboration des cartes et son évolution participe des plus saillants. En effet, certains articles de l'*AJ* sont même exclusivement dédiés à la cartographie des Alpes². Partout ailleurs, la cartographie en cours d'élaboration est un sujet fréquemment abordé. Entre 1858 et 1870 on en retrouve au moins 20 occurrences dans *PPG* et l'*AJ*, et les exemples vont en nombres décroissants de 1870 à 1899, ce qui semble indiquer que les cartes des plus hauts massifs alpins se sont entre temps précisées et stabilisées. Sur le plan linguistique, il est d'autant plus important d'analyser le discours sur les cartes qu'il recroise ceux de la nomination ou toponymation, de la primauté de l'exploit et du métadiscours³. Au-delà d'un discours sur la cartographie on peut parler d'un métadiscours sur le savoir géographique à un stade où l'on ne s'accorde pas encore sur les toponymes existants : « [...] the Gross Ruchen, in the maps of Studer and Keller erroneously called Rüchi. » (Forster, R.W., *PPG*, 1858, Ch.XV, 373). On ne s'accorde pas non plus sur les toponymes à donner ou à donner: « Professor Ulrich, who made the ascent from the Sand Alp, went by a little lake, or tarn, on the Röthe, crossed the Röthe-bach, and proceeding nearly due east, passed under the Ochsenstock, hugged the eastern ridge of the mountain for

² R.C. Nichols, « Alpine Map of Switzerland », in *AJ*, 1865 (350-2).

³ Ces deux aspects : le métadiscours et le discours sur la primauté de l'exploit seront abordés dans un autre article.

some distance, and then descended on to the Biferten glacier, traversed some red snow, which, on the map he published of his route, he calls Schnee-Rosa » (Forster, R.W., *PPG*, 1858, Ch.XV, 379). Les alpinistes ont donc besoin d'un double support de représentation : la carte et le commentaire de la carte.

Par ailleurs, le discours sur les cartes est empreint de multimodalité de la transmission des savoirs à une époque où ils ne sont pas encore stables. On y constate aussi une forte dimension intertextuelle car en sus de l'aide apportée par les guides et les autres alpinistes, le discours des alpinistes-cartographes repose aussi sur l'aide qu'ils ont pu recevoir des militaires (1864 « Explorations in Alps of the Dauphiné » Tuckett, F.F. :146-183 par exemple). Les autres sources sont des articles de presse, des monographies publiées séparément, voire des témoignages oraux. Il existe notamment de nombreux commentaires portant sur la correction des cartes, comme c'est le cas chez Heathcote, à qui nous venons à présent

Dans l'*AJ*, Les auteurs ont la consigne d'être aussi concis que possible⁴. Dès lors, toute pause narrative dans l'histoire d'une expédition qui cède la place au commentaire (Genette : 1972 : 129) accroît la saillance de ce commentaire. C'est le lieu de la réflexion sur les savoirs géographiques en cours de construction dont nous étudions ici un exemple.

“I must add a few words respecting the map which illustrates this paper. In compiling it, I have derived most valuable assistance from information obtained by Mr. Reilly from the French Dépôt de la Guerre. The glaciers at the head of the Val de Tignes are from my own observations, and on the Italian side I have followed the Sardinian map, correcting it as far as I have been able.” (Heathcote, C.G., « The Col de Pierre Joseph », *AJ*, 1867, 118)

L'énonciateur s'investit davantage dans son discours pour prendre à sa charge à la fois la réflexion sur les savoirs qu'il a produits et leur caractère imperfectif. Heathcote commente une carte de sa propre composition et engage son propos par l'emploi de la modalité radicale avec « must » (« I must add a few words respecting the map ») pour justifier qu'il commente par devoir, par obligation⁵ d'interrompre l'histoire pour expliquer un point qu'il est nécessaire de porter à la connaissance des lecteurs et qui

⁴ “It was thought to be no slight advantage, that in this mode of publication the effort of each author would be rather to condense than to extend his narrative” Ball J. *Peaks Passes and Glaciers*, “Preface to the First Edition”, 1858, p. XII

⁵ Sur l'évolution des sens de « Must », voir **Brian Lowrey et Fabienne Toupin**, « L'invariant à l'épreuve de la diachronie », *Corela* [En ligne], 8-2 | 2010, mis en ligne le 26 novembre 2010, consulté le 13 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/corela/1853> ; DOI : 10.4000/corela.1853

respecte donc la consigne éditoriale de concision. Il reprend la genèse de sa carte qu'il désigne comme une compilation (« in compiling it »). La flexion « ing » indique à la fois une action dans le cours de son déroulement et une visée, c'est-à-dire que Heathcote se replace dans le contexte de l'élaboration de la carte, soulignant que s'il s'agit d'un document publié, la carte conserve néanmoins son caractère si ce n'est inachevé, à tout le moins, perfectible. Ses choix linguistiques définissent sa carte comme la représentation d'un état du savoir géographique en construction dans un espace circonscrit et saisi à un moment précis. Il l'inscrit dans ce que nous pourrions désigner comme une pragmatique⁶ de la cartographie qui rappelle le contexte géographique et diachronique de son travail et les autres acteurs qui ont participé à la construction de cet édifice déjà commencé avant lui. Cette généalogie inclue Reilly, une sommité de la cartographie alpine à cette époque, et remonte à la source primaire : Le Dépôt de Guerre Français. Il ajoute les institutions locales avec la carte sarde largement critiquée dans l'*AJ*. Conscient qu'un cartographe ne part pas seul dans son travail Heathcote reprend donc son parcours cartographique à la fois dans le temps et dans l'espace avant d'expliquer sa participation à la cartographie, gagnant ainsi de la légitimité.

L'emploi du present perfect à trois reprises (« I have derived » « I have followed » “as far as I have been able”) fait résonner/raisonner en miroir la production du discours géographique et la production des cartes. Heathcote insiste sur le résultat de sa recherche, au moment où il produit son article. Il signale ainsi que la carte est la trace d'un réseau de connaissances, pas toujours fiables, et qu'elle n'est qu'un bilan intermédiaire à repenser, à retravailler. Même les corrections qu'il a pu apporter à la carte sarde sont énoncées avec beaucoup de prudence « as far as I have been able ». Au final, dans la production de cette carte, il y a plus de références à des apports antérieurs qu'à ceux de l'auteur, qui se résument à deux éléments : la correction de la carte sarde et son observation en haut du glacier du Val de Tignes. Ce dernier est aussi son seul emploi du présent simple à la forme purement indicative « The glaciers at the head of the Val de Tignes are from my own observations ». L'assertion simple et directe est donc utilisée de manière parcimonieuse et souligne surtout la responsabilité qu'il prend dans sa participation à la cartographie, rendant son apport

⁶ « *LING., SÉMIOL.* Qui étudie le langage du point de vue de la relation entre les signes et leurs usagers. » (CNRTL).

personnel contractuel et soumis à l'appréciation des lecteurs, au premier rang desquels les membres du Club.

Tous ces ressorts linguistiques convergent pour apporter des types d'informations complémentaires et nous indiquer de quelle manière l'auteur de l'article, cartographe et alpiniste, membre de l'Alpine Club se situe face à la composition d'une nouvelle carte de géographie. Cette variété témoigne des acquis et les besoins en matière de production de cartes pour les alpinistes et surtout de la grande prudence nécessaire face à la fragilité des savoirs en construction. L'enjeu est de taille car cette carte va servir aux futurs alpinistes et aura donc potentiellement un impact sur la réussite de leur(s) expédition(s) selon la justesse des informations qui y auront été apportées.

2. La toponymation : les limites de la révolution alpiniste

Dans cette dernière partie, je souhaiterais montrer que le concept de révolution a ses limites en montagne. En l'occurrence, lorsque l'alpiniste savoure la primauté de l'exploit en atteignant un sommet ou en découvrant un col, il a aussi l'opportunité de nommer cet endroit. En revanche, il ne peut pas opérer un choix en totale liberté mais doit s'inscrire dans un continuum culturel, linguistique et géographique.

Alors que paraît *Peaks Passes and Glaciers en 1858*, nombreux sont les sommets et les cols qui n'ont pas encore été nommés : « Entre 1858 et 1867, on trouve au moins 15 occurrences de nomination d'un sommet ou d'un col dans la revue du Club. S'il n'est pas question de toutes les citer, je m'arrêterai néanmoins sur quelques exemples édifiants car selon le géographe Pinchemel :

« La Terre devient Terre des hommes lorsque, cessant d'être anonyme, elle est nommée par eux. Tout lieu terrestre doté d'un nom par l'homme devient signifié au sens fort du terme. » (Pinchemel, 21). L'analyse des toponymes est un champ très vaste dans les récits d'alpinisme, même dans le seul *Alpine Journal*. Le point de vue donné ici par un géographe qui souscrit à une approche Saussurienne de la langue est un premier jalon à poser pour aller vers la question plus essentielle de la pensée sur le savoir géographique au-delà de sa production, bien que les deux soient difficilement concevables séparément : « Savoir et action géographiques alimentent une pensée et s'en nourrissent tout à la fois. » (Pinchemel, 16). Que nous dit la linguistique de la pensée sur le savoir géographique et sa production au prisme de la toponymie ? (j'avais publié un article sur le nom propre et la référence dans le cadre

du congrès de la SAES à Dijon Naming, Labelling). Dans le cadre de ces récits d'exploration des Alpes, il est nécessaire de parcourir un chemin sur le terrain et dans le discours en partant de la découverte d'un lieu pour aller vers sa nomination, un parcours que je propose d'appeler toponymation. Par quelle construction le nom d'un lieu lui devient-il propre ? Autrement dit, comment un savoir toponymique est-il construit ? Pour reprendre l'une des acceptions de « révolution », peut-on apporter un « changement brusque et profond » (CNRTL) à un lieu en lui attribuant un nom ? C'est ce que je propose ici d'étudier, sans avoir toutefois l'intention ni la possibilité d'épuiser le sujet. Il s'agira surtout de relever les traces de ces phénomènes de toponymation et de voir comment un lieu découvert recevra un nom et comment ce dernier finira par être admis comme signifiant propre par la communauté linguistique. Je partirai donc de l'invention du nom propre pour arriver à la désignation d'un lieu géographique en analysant les traces linguistiques qui instancient l'évolution du processus. Ce cheminement linguistique avec ses détours par l'onomastique permettra de mieux saisir les enjeux de la primauté de l'exploration avec comme finalité le modelage et la modélisation de la géographie. Par modelage nous renvoyons à l'expérience du pied qui foule le sol pour la première fois, à la main qui plante le piolet pour la première fois. Quant à la modélisation, elle est modalité linguistique, elle se forge dans l'écriture ; elle est le choix de la posture de l'énonciateur, le choix de ses mots et de leur agencement en discours pour dire la géographie et la penser tout à la fois.

J'appellerai toponymation le processus performatif⁷ de nomination d'un lieu souvent lancé au moment de l'arrivée d'une cordée à un endroit encore non nommé. A priori, le phénomène est simple. La cordée qui arrive la première choisit un toponyme qui sera ensuite porté sur les cartes. C'est le cas dans l'exemple suivant : « The gap itself was not more than four or five feet wide, so narrow and so definite, that, on W.'s calling it "la fenêtre," we adopted the name at once as being the most descriptive we could give it. » (WILLS, A. PPG, 1858, Ch 1, 17). Dans cette citation d'Alfred Wills, le choix du toponyme se fait par pure description, et de manière instantanée. L'un des membres de la cordée utilise le nom commun « fenêtré » et ce dernier, qui paraît une évidence pour le reste de la cordée, est adopté. « Fenêtré » passe ici du statut de nom commun à celui de nom propre « Fenêtré de Salena » et rejoint les antonomases de type « aiguille » comme « Les Aiguilles Dorées ». Ce nom propre a uniquement une

⁷ « Qui réalise une action par le fait même de son énonciation. » (CNRTL)

fonction délocutoire⁸ la fonction que lui attribuent Mill et Russell. ~~c'est à dire qu'il nomme en donnant une description.~~ Notons au passage que, déplacé dans le milieu de la montagne, « fenêtre » attribue également une caractéristique de construction humaine à un milieu naturel, ce qui vient dénoter et connoter le modelage et la modélisation de la montagne par l'homme.

Si le phénomène de toponymation se produit de manière assez simple dans pour la Fenêtre de Salena, il n'est ni une évidence linguistique, ni une évidence géographique. En effet, nommer : « Transitivement, c'est l'acte de conférer un nom, de « baptiser » [...]. Cet acte, qui est de portée performative s'effectue selon des règles. Il n'est réussi ou acquis que si les conventions sont respectées : qui a autorité pour donner le nom ? Quel type de nom est conforme à la coutume ? » (Armengaud 2008-2009, 209). Françoise Armengaud suggère ici la possibilité que l'acte de nommer soit un échec. Si son propos porte sur le nom propre de personne, je pense qu'il vaut aussi pour le nom propre de lieu. C'est ce qui explique l'engagement prudent des alpinistes dans leur énonciation lorsqu'ils proposent des noms, faute de pouvoir tout simplement les imposer, comme John Ball dans l'exemple suivant :

“By analogy with the name of the nearest pass on the eastern side, and to commemorate the long range of dark rocks that leads towards it from the Breithorn, I proposed at the time that it should be called the Schwarz Thor, and have taken the liberty of preserving that designation in the title to this paper.” (Ball, J., *PPG*, 1858, ch. VI, 185).

La mise en discours de la toponymation comme processus chez Ball illustre bien la complexité de la démarche. Littéralement, on ne produit pas du savoir géographique par la seule légitimité de l'expérience ou par le privilège de la primauté de l'exploit. Ainsi, Ball ne dévoile pas directement le nom qu'il a retenu mais commence par expliciter la double logique géographique et diachronique de son choix qu'il inscrit dans un continuum et qui n'est donc pas une simple appropriation de la toponymation par goût personnel. Sur le plan modal, Ball prend ensuite une double précaution pour montrer qu'il n'entérine pas le nom qu'il a choisi. Il note « I proposed at the time that it should be called the Schwarz Thor ». D'une part, il suggère « propose » un nom rappelant ainsi qu'il ne se reconnaît pas la légitimité totale de la toponymation. D'autre

⁸ Pour Mill comme pour Russell, le nom propre a pour référent une description exacte laquelle n'est autre que le référent du nom propre lui-même. Ainsi Mill pose l'individu comme le référent unique et entier du nom propre qui le désigne. Le sens du nom propre est donc son référent. Plus tard, Russell sera le premier à parler de description concernant les noms. Parmi eux, il assimile les noms propres aux adjectifs démonstratifs. Il définit le nom propre comme « *logically proper* », la description la plus parfaite du nom propre étant son référent.

part, il replace cette suggestion à un moment antérieur, et cette prise en compte de la diachronie avec le prétérit et le complément circonstanciel de temps « at that time » indiquent que la toponymation est encore en cours d'élaboration. Entre la date de son excursion (1845) et le moment d'écriture (1846) qui diffère encore de la date de publication (1858), « Schwarz Thor » n'a pas encore acquis la stabilité du toponyme, c'est-à-dire, un nom propre à l'endroit désigné, accepté et utilisé par toute la communauté linguistique (les habitants, les voyageurs, sur les cartes, etc.) et qui désormais instancie définitivement l'identification de cet endroit⁹. Dit autrement, ce nom propre n'a pas encore acquis son autoréférentialité. C'est parce qu'il sait que le processus de toponymation qu'il a lancé n'est pas parvenu à son terme que Ball s'investit pleinement dans son énonciation pour commenter son emploi du toponyme provisoire : « and have taken the liberty of preserving that designation in the title to this paper ». Là encore, on assiste à une prise de précaution sémantique « to take the liberty » rappelant que Ball a conscience que ses mots ne sont pas encore stabilisés dans la communauté linguistique et culturelle, précaution sémantique assumée par l'emploi de l'aspect perfect « and have taken the liberty ». En effet, le perfect est un « aspect consistant, pour un énonciateur, à considérer comme pertinent(s), c'est-à-dire, significatif(s) à ses yeux à un moment d'énonciation donné un ou plusieurs événements révolu(s) ou partiellement révolu(s) à ce moment. » (Groussier et Rivière, 1996). Cette prise de liberté d'employer un toponyme provisoire dans le titre de sa contribution est une décision antérieure que l'auteur prend complètement à sa charge. Il justifie une démarche qui lui a semblée logique et pertinente au moment où il a intitulé son article, mais dont il se sait pour l'heure un usager isolé. La pertinence et la logique du choix s'instancient également dans son discours par l'emploi du present perfect dans une proposition à la fois indépendante et coordonnée (« and ») à la précédente indiquant un continuum plutôt qu'une assertion d'autorité isolée.

J'en viens à présent à la démarche de suggestion du toponyme. S'il s'était exprimé sur un mode purement indicatif, Ball aurait employé « I called it the Schwarz Thor ». Cependant, il passe par la voie passive et la modalité déontique : « that it should be called the Schwarz Thor ». La voix passive signale que Ball ne se voit pas comme l'agent de la toponymation, que c'est aux autres (la communauté linguistique qu'il ne désigne pas précisément) qu'appartient cette décision. Avec une modalité déontique

⁹ À ce stade, le nom propre acquiert sa caractéristique d'autoréférentialité, c'est-à-dire d'un nom qui n'a besoin que de lui-même pour se déterminer.

exprimée par « Should », Ball essaye d'influencer les personnes décisionnaires, sachant que lui n'a pas autorité à entériner un toponyme. Comment les convaincre ? Par « should », Ball signale qu'il y a une nécessité de nommer l'endroit qu'il a découvert « shall call » et que cette nécessité n'est pas l'expression de sa volonté, mais qu'elle lui est extérieure et supérieure (c'est le sens de « shall » qui incarne toutes les données géographiques qui l'ont conduit à ce toponyme). Par ailleurs, cette forme passée n'indique pas une antériorité mais une relation contre-factuelle, donc non-réelle¹⁰ entre les sujets et l'action de nommer le lieu Schwarz Thor. Ceci lui permet d'employer le nom propre tout en signifiant que ce n'est pas (pour l'instant en tous cas) le nom du lieu qu'il désigne.

Somme toute, la toponymation, parce qu'elle est un processus de production de savoirs géographiques, est un acte de nomination particulièrement complexe. Elle ne saurait se simplifier à une transmission du patronyme de l'alpiniste qu'elle dépasse largement, quand bien même on lui reconnaît la primauté d'une ascension ou du passage d'un col. Il n'a pas pour tribut de son exploit la liberté totale de nommer ce sommet ou ce col et d'ailleurs, ceci ne s'est jamais produit directement et surtout pas par auto-désignation. L'entrée d'un nom propre dans la langue implique la participation de toute la communauté linguistique.

« La solidarité des registres allocutif et délocutif de la langue est fonctionnelle : la signification communiquée doit satisfaire simultanément à des conditions de succès, dont la sanction est la recevabilité par l'allocutaire de la forme de l'expression, et aussi des conditions de vérité. De ce point de vue, les interlocuteurs doivent se mettre d'accord aussi bien sur le sens à donner à leurs énonciations que sur leur référence possible. » (Jacques 1979, 103).

En l'occurrence, aucun des noms qui ont été donnés à des cols alpins ou à des sommets par des membres de l'Alpine Club ne porte de nom en anglais. Les alpinistes britanniques et irlandais ont proposé des toponymes dans les langues alpines : l'allemand, le français, l'italien. Ici, point de révolution : ils ont donc respecté l'ancrage géographique, linguistique et culturel du lieu. L'identification d'un col ou d'un sommet de montagne à l'alpiniste a pu survenir plus tard dans l'histoire (Couloir et pointe Whymper, pointe et éperon Walker). La dénomination de sommets alpins par leur nom est une reconnaissance commune de l'appartenance culturelle totale de certains

¹⁰ Lapaire, R., Rotgé, W. Linguistique et grammaire de l'anglais. Toulouse : PUM, 1991 (496)

illustres alpinistes à ces lieux, une démarche qui salue leur contribution à la construction de la connaissance de la géographie alpine.

Octroyer un nom propre à un lieu est une démarche linguistique complexe. La montagne n'entre pas dans la filiation de l'alpiniste, la production de savoirs et le discours qui en est la matière se fait dans un contexte géographique, culturel et linguistique que l'on ne peut ignorer, auquel cas le nom choisi resterait une occurrence valable que pour la seule personne qui l'a énoncée. Or en dehors de toute interlocution, la nomination reste lettre morte et ne participe pas de la culture, ni du langage qui fonctionnent de pair. Ce phénomène inscrit dans la langue nous rappelle que si l'alpiniste gagne la montagne, celle-ci ne lui appartient jamais. Elle fait partie du patrimoine géographique des hommes.

Conclusion

Une révolution est un tour complet. Si elle est accomplie par un retour au point de départ, elle n'est jamais une circularité stérile. Il n'est point de révolution sans changement au passage et ce à différents niveaux. Le voyageur y entre en phase de liminalité et se trouvera transformé par son expérience (Ounoughi montagnes liminales). L'espace devient territoire. Il est inscrit dans le verbe et l'icône (cartes, dessins, gravures, peintures...). Il est mesuré de diverses manières (hydrométrie, altitude, etc.). Il est décrit et inscrit dans le discours des voyageurs avec en filigrane un métatexte qui prévoit déjà des évolutions, qui ne se voit jamais que comme un état de l'art au moment de l'écriture.

C'est cette fragilité des savoirs sur la haute montagne dont la seule invariance est l'acceptation de sa variabilité qui appelle d'autres voyages, d'autres découvertes, d'autres expériences et qui inscrit par la même la révolution dans un cycle de révolutions. Ces dernières se jouent sur le plan individuel et sur le plan général des connaissances scientifiques, notamment en géographie. Elles appellent aussi une évolution du discours dont le défi de la créativité seul peut mettre en mots le voyage comme révolution et la production des savoirs comme évolution.

Evolution et non révolution. Car le concept qui nous réunit aujourd'hui à Nanterre ne saurait s'appliquer à la montagne dans toutes ses acceptions. L'analyse du processus de toponymation a montré combien il est délicat de nommer la montagne. D'une manière générale, la temporalité du voyage en haute montagne est toujours ralenti, ce

qui interdit toute forme de changement brusque. C'est la montagne qui impose son rythme. S'il est une révolution, un changement en profondeur en revanche, il est à chercher du côté de l'homme, ou plutôt de quelques-uns, les alpinistes pour qui l'ascension sommitale est à présent possible grâce à une poignée d'alpinistes passionnés et éclairés. La révolution se trouve dans le renversement d'une vision initiale, celle d'une haute montagne effrayante et désertique désormais pratiquée par des cordées d'alpinistes et aujourd'hui de touristes qui ne sont même pas spécialement sportifs. En ce sens, effectivement, il y a révolution du tourisme car le Mont Blanc ne redeviendra jamais le Mont Maudit. C'est notre rapport à l'espace montagnard qui a changé, la montagne elle, n'est pas un objet propice à la révolution.